

Anna Tzouma

PROBLEMES DE LECTURE HISTORIQUE ET SOCIALE DES TEXTES DE FICTION

*La science vit en surmontant les erreurs, et
non pas en établissant des vérités.*

B. EIKHENBAUM

I. LE RAPPORT DU TEXTUEL A L'EXTRATEXTUEL

Comme nous les savons, c'est à la secousse de la Révolution française que la gnoséologie du début du XIXe siècle doit son orientation vers l'explication historique et sociale des phénomènes. Ainsi, la philosophie abandonne le domaine purement spéculatif et métaphysique pour se diriger vers une réflexion directement politique; l'historiographie met au centre de ses recherches avec Humboldt¹ d'abord et ensuite avec Gervinus² "l'idée de l'individualité nationale", c'est-à-dire le trait caractéristique et unique qui imprègne les phénomènes de la civilisation d'une nation à un moment donné. Mais c'est surtout avec Mme de Staël, dans le domaine de ce qui, à la même époque, va être désigné du nom de "Lettres" dans le sens actuel du terme, que la réflexion sur l'explication des phénomènes culturels par leurs conditions historiques et sociales s'inaugure vraiment.

Par son ouvrage, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, publié en 1800, juste au tournant du siècle, Mme de Staël, non seulement impose l'historisme comme fil conducteur des recherches sur le phénomène littéraire, comme le titre d'ailleurs le montre bien, mais elle trace de surcroît dans son discours préliminaire les deux orientations que la recherche scientifique allait suivre tout au long du XIXe et du XXe siècles: la génétique herméneutique d'une part, et de l'autre la sociologie de la littérature³.

1. Humboldt Wilhelm von, «Über die Aufgabe des Geschichtschreibers» [1821], *Werke Schriften zur Anthropologie und Geschichte*, Band 1, Gotta, Stuttgart, 1960.

2. GERVINUS, *Histoire de la littérature nationale allemande, 1835-1842*.

3. "Je me suis proposé d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois". Voir "Discours préliminaire" *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, édition critique par Paul van Tieghem, Droz, Genève, et Minard, Paris, 1959, vol. I, p. 17.

En ce qui concerne la génétique herméneutique qui nous intéresse, Mme de Staël la place non seulement sous l'enseigne de la catégorie historique, mais aussi sous un aspect modal particulier: celui du reflet. La littérature reflète (ou doit refléter) les phénomènes historiques et sociaux par la mise en relief de la "Zeitgeist", c'est-à-dire de l'esprit du temps.

Cette notion de reflet lancée par Mme de Staël et confirmée quelques années plus tard (en 1806), par la fameuse phrase de Bonald dans un article du *Mercur de France*, "La littérature est l'expression de la société", allait faire une carrière brillante et catastrophique à l'échelle mondiale, à commencer par l'ère du positivisme avec Taine, ensuite tout au long des diverses phases de la réflexion marxiste, le structuralisme génétique de Lucien Goldmann en 1970 inclus, jusqu'à la "content analysis" américaine des années 50, issue de l'analyse des messages communicatifs.

Le dénominateur commun reliant ces perspectives à une appréciation faussée du rapport entre l'historique et le social en tant que réalités événementielles d'une part, et le textuel en tant que réalité symbolique d'autre part, peut être détecté dans la valeur accordée à l'aspect dénotatif du langage. Le langage littéraire étant considéré comme directement référentiel, les représentations historiques et sociales qui traversent l'œuvre seraient envisagées comme imitation de la réalité.

Les travaux des formalistes russes au début du XXe siècle, complétés par ceux des linguistes de Prague dans les années 30, ont cependant fait apparaître le problème sous un jour nouveau.

Prenant en considération leur problématique concernant le fonctionnement du texte littéraire en tant que système et la référence à sa double nature, communicative et autonome à la fois, ainsi que les travaux de M. Bakhtine sur la "socialité discursive" du langage et sa mise en typologie par Greimas, l'acquis de la sémiotique littéraire sur le rapport du signifiant au signifié et enfin la thèse démontrée par la Théorie Critique de l'Ecole de Francfort sur la négativité que l'art recèle vis-à-vis de l'idéologie (due à sa nature autoréférentielle), nous pouvons aujourd'hui reformuler le problème en guise de triple interrogation portant sur:

1. *Le caractère spécifique* du texte littéraire.
2. *Le mode* selon lequel s'effectue le rapport de l'historique et du social avec le texte de fiction.
3. *La forme* que revêt la réalité événementielle une fois devenue réalité fictive.

1. La *differentia specifica* du texte littéraire par rapport aux textes communicatifs et conceptuels, ce que Jakobson avait désigné du terme de

"littérarité"⁴, recherchée d'abord par les formalistes russes, a été centrée par la science sémiotique sur la manière propre au discours littéraire de s'articuler et de signifier.

Pour qu'un texte puisse mettre en relief sa valeur esthétique, c'est-à-dire, selon Chklovski "donner une sensation de l'objet comme vision et non pas comme reconnaissance"⁵, il faut transposer son fonctionnement sémantique sur un plan où "l'objet se double et se triple grâce à ses projections et ses oppositions"⁶.

Ce fonctionnement fortement connotatif du langage littéraire qui l'oblige à se replier sur lui-même, lui assurant son ambiguïté et par là son sens pluriel à savoir esthétique, a été repris maintes fois dans les travaux sémiotiques comme signe de démarcation entre les textes littéraires et les textes pragmatiques.

Jakobson, déjà, mettait l'accent sur l'ambiguïté "comme propriété inaliénable de tout message centré sur lui-même" et "corrolaire obligé" du message esthétique⁷.

A la suite de Morris, Greimas⁸ et François Rastier⁹ à propos de la division du discours en iconique et en non-iconique, vont souligner la nature polysémique du premier due à l'enchevêtrement complexe de ses isotopies sémiologiques et sémantiques, contre la nature monosémique du second. Thèse qui sera confirmée également par Umberto Eco, lorsqu'il signale que "l'ouverture [sémantique] est la condition même de la jouissance esthétique" et que même dans le cas d'un appareil linguistique référentiel c'est l'organisation ouverte et ambiguë du discours qui lui confère sa valeur esthétique¹⁰.

Le même accent sur la fonction fortement connotative du langage esthétique se révèle dans les travaux des sémioticiens soviétiques dont la réflexion s'inspire de la théorie de l'information. Selon eux, un langage peut être qualifié de "littéraire", lorsqu'il a acquis ou lorsqu'il n'a pas perdu son

4. Voir JAKOBSON Roman, "La nouvelle poésie russe" *Questions de poésie*, Seuil, Paris, 1973, p. 15.

5. Voir CHKLOVSKI Victor, "L'art comme procédé" [1917] *Théorie de la littérature*. <Textes des Formalistes russes réunis, présentés et traduits par Tzvetan Todorov>, Seuil, Paris, 1965, p. 83.

6. Du même, "La construction de la nouvelle et du roman", *ibid.*, p. 185.

7. Voir JAKOBSON Roman, "Linguistique et poétique" *Essais de linguistique générale*, Minuit, Paris, 1963, vol. I., p. 238.

8. GREIMAS Algirdas Julien, "L'isotopie du discours" *Sémantique structurale*, PUF, Paris, 1986, p. 69-98.

9. RASTIER François, "Systématique des isotopies" *Essais de sémiotique poétique*, Larousse, Paris, 1972, p. 80-106.

10. Voir ECO Umberto, *L'œuvre ouverte* [1962], Seuil, Paris, 1965, p. 59.

"entropie", c'est-à-dire l'aspiration à un sens pluriel et polyvalent. Si l'entropie est terminée et le sens stabilisé définitivement, le discours cesse d'être perçu comme esthétique¹¹. Cette notion d'entropie sert également de pivot à la Théorie de la lecture lui permettant d'un côté, de distinguer le mécanisme de réception des textes pragmatiques de celui des textes littéraires¹², et d'un autre côté de justifier les différentes réceptions d'une œuvre littéraire, dues à la proportion croissante des "indéterminations" par rapport aux "déterminations" dans l'organisation de l'effet du texte¹³.

C'est enfin, grâce à ce principe de la fonction connotative fortement structurée que Théodor Adorno attribue à l'œuvre littéraire à la fois son caractère énigmatique et son absence de cohérence: "Les œuvres qui se présentent sans résidu au regard et à la pensée ne sont pas des œuvres d'art"¹⁴. Ce caractère énigmatique découle de sa structure polysémique, issue du fonctionnement mimétique-autoréférentiel du signe linguistique littéraire, par opposition au fonctionnement non-mimétique-hétéroréférentiel du signe linguistique purement communicatif.

Nous sommes donc arrivés à une première constatation: la notion de reflet de l'extratextuel par le textuel issue de la considération dénotative du langage littéraire, telle qu'elle a été soutenue par les théories non-sémiotiques, se trouve mise en question.

2. Mais la théorie du reflet sera de surcroît mise en cause par défaut de procédé de comparaison justifié.

Les structures textuelles et les données sociohistoriques relevant respectivement du domaine du symbolique et du vécu, ne peuvent pas être directement mises en rapport, car ce serait le principe d'isomorphisme qui se trouverait ainsi aboli, c'est-à-dire la nécessité d'identité formelle entre deux structures leur permettant la comparaison.

Le lien unissant les deux structures faisant donc problème, il faut se tourner vers une entité médiatrice qui assurerait le passage de l'événement social et historique de la sphère du vécu à celle du symbolique.

L'idée que le rapport entre la littérature et la société ne peut être décrit que

11. Voir KRISTEVA Julia, "Problèmes de la structure du texte" *Nouvelle critique*, avril 1968, p. 55.

12. "La réception pragmatique provoque une synthétisation qui voit dans le texte une instruction pour agir, une invitation à accomplir un acte qui se situe en dehors du texte" alors que "La réception littéraire a tendance à lire le texte comme une parabole". Voir STEINMETZ Horst, "Réception et interprétation" *Théorie de la littérature* < Ouvrage présenté par A. Kibédi Varga >, Picard, Paris, 1981, p. 199.

13. Voir ISER Wolfgang, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, éd. Pierre Mardaga, Bruxelles, 1985, p. 91-94.

14. Voir ADORNO Theodor W., *Théorie esthétique*, Klincksieck, Paris, 1982, p. 165.

sur le plan linguistique appartient d'abord aux formalistes russes. A la question qu'ils se sont posés "*Comment et en quoi la vie sociale entre-t-elle en corrélation avec la littérature?*", Tynianov avance en 1927 la réponse: "La corrélation entre la série littéraire et la série sociale s'établit à travers l'activité *linguistique*, la littérature a une fonction *verbale* par rapport à la vie sociale"¹⁵. Cette remarque cependant va rester pour une bonne part schématique puisque appliquée seulement au niveau de l'innovation des procédés littéraires. Tynianov aussi bien que Eikhenbaum dans leurs travaux respectifs sur la lettre et sur le langage parlé, le "skaz"¹⁶, en tant que phénomènes sociaux insérés et par là constitutifs du roman, s'en sont tenus uniquement au niveau du procédé artistique, sans se demander *pourquoi* à un moment donné la littérature a recours à des textes communicatifs et au langage dénotatif et comment la structure textuelle envisage et intègre ces données sociales.

C'est à Jan Mukařovský et aux penseurs de Prague que revient le mérite de désigner, les premiers, les structures extratextuelles comme structures textuelles, c'est-à-dire de penser que les problèmes sociaux sont *inhérents* à la structure du texte, par la fonction médiatrice du langage et d'ouvrir ainsi les études formelles à une perspective sociologique. Dans sa communication *L'Art comme fait sémiologique*¹⁷ au cours du huitième congrès international de philosophie à Prague en 1934, Mukařovský va souligner la nature double du signe littéraire: son autonomie d'une part, issue de sa fonction autoréférentielle, et sa nature communicative d'autre part, issue de son rapport à la réalité à travers le langage.

Partant de l'idée qu'en tant que pratique signifiante, le texte littéraire est nécessairement médiatisé par des structures économiques et sociales, Mukařovský situe le texte dans l'histoire et la société envisagées elles-mêmes comme des énoncés linguistiques. Il déplace donc le problème de l'extérieur à l'intérieur du texte, considéré désormais comme situation sociolinguistique organisée en discours.

Parallèlement aux travaux de Mukařovský et dans la même voie que lui, procède la réflexion de Mikhaïl Bakhtine et, partant, les travaux de Jurij Lotman et de Julia Kristeva.

Dans son ouvrage *Le Marxisme et la philosophie du langage*¹⁸, publié

15. Voir TYNIANOV Jurij, "De l'évolution littéraire" [1927], *Théorie de la littérature*, Seuil, Paris, 1965, p. 132.

16. Voir EIKHENBAUM Boris, "Comment est fait *Le Manteau* de Gogol" [1918], *Théorie de la littérature*, *ibid.*, p. 212-233.

17. MUKAŘOVSKÝ Jan, "L'art comme fait sémiologique" *Actes du huitième congrès international de philosophie à Prague, 2-7 septembre 1934*, Prague, 1936, p. 1065-1072.

18. BAKHTINE Mikhaïl, *Le Marxisme et la philosophie du langage* [1929], éd. de Minuit, Paris, 1977.

déjà en 1929, Bakhtine remet en question l'objectivisme abstrait de la linguistique saussurienne, soutenant la thèse que la langue n'est pas un système neutre dont se sert l'individu pour articuler son discours, mais un système linguistique déjà idéologiquement impliqué. Mettant l'accent sur la parole, il démontre qu'elle n'existe pas en dehors d'un contexte social et qu'elle est elle-même signe idéologique, puisque indissolublement liée aux conditions de communication. "En réalité, écrit-il, la forme linguistique s'offre toujours aux locuteurs dans le contexte d'énonciations précises, ce qui implique toujours un contexte idéologique précis. Dans la réalité, ce ne sont pas des mots que nous prononçons ou entendons, ce sont des vérités ou des mensonges, des choses bonnes ou mauvaises, importantes ou triviales, agréables ou désagréables etc. *Le mot est toujours chargé d'un contenu ou d'un sens idéologique ou événementiel*. C'est ainsi que nous le comprenons et nous ne réagissons qu'aux paroles qui éveillent en nous des résonances idéologiques ou ayant trait à la vie. [...] La séparation de la langue et de son contenu idéologique constitue l'une des erreurs les plus grossières de l'objectivisme abstrait"¹⁹. Le texte littéraire polyphonique devient ainsi lieu de confrontations de discours ennemis et par là même, homologue à la structure contradictoire et antagoniste des systèmes sociaux.

A la différence de Mukařovský qui envisageait la structure textuelle comme relevant d'une société relativement homogène, Bakhtine, lui, tâche de rendre à la structure sociale sa vraie dimension dans le texte à travers la représentation des conflits sociaux et des intérêts de groupe au niveau du langage et de leur organisation dialogique.

Il est connu combien la théorie de l'intertextualité, proposée par Julia Kristeva²⁰ et par Michael Riffaterre²¹, est redevable des travaux de Bakhtine. Il faut cependant ajouter ceci: alors que Bakhtine a mis au point la socialité du discours littéraire inscrivant ainsi le texte dans son contexte historique sans cependant s'interroger sur la manière dont la structure textuelle répond à ces données sociales et leur donne une orientation vers un sens, Kristeva va aller un peu plus loin. Partant du fait que "toute représentation socio-historique du texte présuppose une représentation textuelle de la société"²², c'est-à-dire insertion et absorption par le texte des discours relevant des réalités différentes, elle va proposer une herméneuti-

19. *Ibid.*, p. 102-103.

20. Voir KRISTEVA Julia, *Le texte du roman. <Approche sémiologique d'une structure discursive transformationnelle>*, Mouton, The Hague, 1970.

21. Voir RIFFATERRE Michael, *La production du texte*, Seuil, Paris, 1979.

22. Voir ZIMA Pierre, "Littérature et Société", *Théorie de la littérature* <Ouvrage présenté par A. Kibédi-Varga>, Picard, Paris, 1981, p. 283.

que idéologique et critique du texte à travers la lecture de la position que celui-ci adopte vis-à-vis des discours dont il se constitue. Posant le texte comme *produit* grâce aux différents énoncés qu'il postule à sa construction, elle le pense également comme *productivité* grâce à l'assimilation et à la transformation des énoncés susdits en un énoncé nouveau qu'elle appelle "idéologème".

L'élaboration d'une lecture sociosémiotique du texte littéraire, telle que la propose Kristeva, implique ainsi deux présuppositions scientifiques:

- a. D'une part, le caractère collectif des énoncés constitutifs du texte.
- b. D'autre part, une théorie critique du discours littéraire à l'égard de la réalité qui le constitue et à laquelle il se réfère.

a. En ce qui concerne le premier problème, nous devons partir de l'idée que "tout énoncé fait partie d'un vaste dialogue entre des collectivités dont les intérêts et les visions du monde peuvent entrer en conflit"²³. Considérer donc la société comme un ensemble de collectivités rivales, revient à attribuer aux groupes sociaux plus ou moins institutionnalisés des langages particuliers articulant leurs intérêts antagonistes. Afin d'aborder la nature spécifique de ces langages nous pouvons avoir recours au concept de sociolecte, tel qu'il a été défini par Greimas et Courtès: "Le sociolecte caractérise le faire sémiotique dans ses relations avec la stratification sociale. [...] Les sociolectes sont ainsi des sortes de sous-langages reconnaissables par les variations sémiotiques qui les opposent les uns aux autres et par les connotations sociales qui les accompagnent; ils se constituent en taxinomies sociales, sous-jacentes aux discours sociaux"²⁴.

Un sociolecte est donc un langage idéologique ayant un répertoire lexical symptomatique et se composant de codes sémantiques dont les oppositions connotent des prises de position à l'égard du réel. Un sociolecte, pour qu'il soit opérationnel, doit être mis en discours, c'est-à-dire organisé à travers son lexique et ses codes sémantiques en un parcours syntaxique, pouvant être représenté à l'aide d'un schéma actantiel qui correspond à une pertinence idéologique.

Il faut noter, cependant, que le repérage et la définition des discours sociolectaux est une affaire assez délicate, car la notion de sociolecte ne correspond pas forcément à la notion de classe puisqu'il résulte d'un faire taxinomique qui est très complexe dans la société contemporaine. Exemple: aux sociolectes religieux, juridiques, scientifiques peuvent se greffer des sociolectes de prise de position politique et, à ces derniers, d'autres

23. Voir ZIMA Pierre, *Manuel de sociocritique*, Picard, Paris, 1985, p. 128.

24. Voir GREIMAS A.J. et COURTÈS J., *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Hachette, Paris, 1979, tome 1, p. 354.

désignant l'appartenance à une classe économique. Pour revenir aux positions de Kristeva: établir les rapports entre le texte et la société en représentant les intérêts et les problèmes collectifs au niveau linguistique, revient à repérer les sociolectes qui traversent le texte. La lecture de leur organisation en structure textuelle va en révéler l'idéologème.

Mais une lecture sociosémiotique du texte ne pourrait pas s'effectuer loin de l'élaboration d'une théorie critique du discours littéraire. Cette deuxième présupposition scientifique, qui constitue une condition préalable à la lecture intertextuelle, coïncide avec le troisième point de notre hypothèse de travail, à savoir quelle forme revêt la référence extratextuelle une fois devenue structure esthétique.

3. Les travaux de Jan Mukařovský et des autres linguistes de Prague, notamment de Kvetoslav Chvatik et de Roman Jakobson sont d'une importance capitale à ce sujet.

Déjà en 1929 *Les Thèses* du Cercle linguistique de Prague²⁵ soulignent le caractère autonome du texte littéraire par rapport au langage communicatif sur lequel cependant il se base. Grâce à cette autonomie, due à la fonction fortement connotative de son organisation formelle, le langage communicatif perd son caractère strictement dénotatif et directement référentiel à la réalité extratextuelle, se transformant par là en simple élément constitutif du texte, c'est-à-dire en unité minimale collaborant à un sens second. Le signe linguistique dénotatif et hétéroréférentiel devient ainsi composante d'un sens connoté.

Cette transformation de la nature du signe, mise en relief à plusieurs reprises dans les travaux de Mukařovský, se trouve à la base du caractère non-existential du signifié littéraire, et par là à sa fonction non-mimétique envers la réalité. "Si nous disons, écrit Mukařovský, que l'œuvre d'art vise le contexte des phénomènes sociaux, nous n'affirmons point par là qu'elle coïncide nécessairement avec lui de sorte que, sans plus, on puisse la prendre pour témoignage direct ou reflet passif. Comme tout *signe*, elle peut avoir envers la chose signifiée un rapport indirect, par exemple métaphorique ou autrement oblique, sans cesser pour cela de la viser. De la nature sémiologique de l'art, il découle que jamais une œuvre d'art ne doit être exploitée comme document historique ou sociologique sans interprétation préalable de sa valeur documentaire, c'est-à-dire de la *qualité* de son rapport au contexte donné des phénomènes sociaux"²⁶.

Quant aux complications qui surgissent au niveau de la construction du sens lorsque l'œuvre d'art comporte des signes qui dénotent une réalité

25. Voir *Les Thèses* de 1929, "Le Cercle de Prague" *Change* 3 (1969) 19-49.

26. Voir MUKAŘOVSKÝ Jan, "L'Art comme fait sémiologique", *op. cit.*, p. 389.

extratextuelle, Mukařovský écrit: "A cet égard, l'art [visant une réalité distincte, par exemple un événement déterminé, un certain personnage etc.] ressemble aux signes purement communicatifs; seulement — et c'est là une différence essentielle — le rapport communicatif entre l'œuvre d'art et la chose signifiée n'a pas de valeur existentielle, *même en cas d'assertion*. Vis-à-vis du sujet d'une œuvre d'art, il est impossible de formuler comme postulat la question de son authenticité documentaire, *tant qu'on apprécie l'œuvre comme un produit d'art*"²⁷. Les signes dénotatifs insérés dans le texte littéraire acquièrent, par conséquent, une fonction métaréférentielle, c'est-à-dire qui "n'oblitére pas la référence (la dénotation), mais la rend ambiguë. A un message à double sens correspond [...] une référence dédoublée"²⁸.

C'est à partir de cette fonction métalinguistique du langage littéraire que nous allons essayer de mieux expliciter la relation du texte envers la réalité historique et sociale qui le produit et que lui recèle.

Nous venons d'accepter avec Bakhtine, Kristeva et Greimas que les différents groupes articulent leurs intérêts et leurs visions du monde au niveau linguistique et que c'est sous forme de langages conflictuels que le texte intègre son moment historique et social.

La génétique historique et sociale du texte repose donc sur la compréhension et la reconstitution des textes (sociolectes) qui le traversent.

Cependant la génétique en tant que telle ne répond pas à la question de la *nécessité* qui a présidé à la naissance de l'œuvre, lui dictant le choix de ses unités lexicales et sémantiques et orientant son sens. Tout choix impliquant un refus et toute organisation textuelle en excluant une autre, nous soutenons que, par sa mise en discours, l'œuvre procède à une prise de position sociale. L'herméneutique du texte, la réponse à la nécessité de son être là, doit donc être située au niveau de la mise en discours de son intertextualité, à savoir au niveau de sa *forme*.

Car la langue ne peut signifier la réalité qu'en l'articulant, et cette articulation est un système de formes aussi bien sur le plan du signifiant qu'à celui du signifié. A travers sa relation à la langue, le texte pose un certain nombre de signes socialement caractérisés, c'est-à-dire des langages de référence qui véhiculent un ou plusieurs programmes idéologiques appartenant à des groupes différents. Mais en même temps par le travail d'esthétisation (de forme) aspirant à la connotation, il enlève aux signes dénotatifs leur obéissance idéologique, les transformant en éléments constitutifs dont le texte se sert en vue de la formation de son sens. La façon

27. *Ibid.*, p. 390.

28. Voir JAKOBSON Roman, *Essais de linguistique générale*, p. 238-239.

dont le texte se sert de ses éléments, leur mise en discours, est à la fois le sens de l'œuvre et sa raison d'être.

C'est donc par le processus formel que le texte transforme ses sélections référentielles et adopte une position vis-à-vis d'elles. A la fois dépendante des structures sociales qu'elle comporte en sociolectes et totalement en marge de ces dernières par leur utilisation idiolectale, la littérature est par conséquent par sa nature même critique et réactionnaire.

Le caractère critique du texte littéraire relevé pour la première fois en 1929 par le linguiste pragois Kvetoslav Chvatik, constitue également le point d'ancrage de la réflexion sur l'art de l'Ecole de Francfort. Dans la fonction autoréférentielle du langage littéraire, lui conférant son caractère énigmatique et sa polysémie, Adorno lit sa résistance au discours conceptuel et, partant, au discours de l'idéologie. L'incapacité de l'art à se faire traduire en discours monosémique révèle donc son caractère sociocritique: l'identité de l'art avec lui-même devient non-identité par rapport au discours de l'idéologie. Cependant la négation de l'art à s'identifier au discours idéologique recèle également un sens. Celui-ci est placé par Adorno à la "concrétisation de la négation" qui n'est autre que la forme²⁹. Ainsi l'œuvre procède à la critique de la réalité historique et sociale à travers l'orientation idéogrammique de son style, lui-même défini par l'idéologie qu'il conteste. Le rapport donc du textuel à sa réalité extérieure et, par là, à son caractère idéologique, loin d'être un rapport de mimésis ou de reflet, se révèle être un rapport de transgression et de mise en question.

II. UNE OU PLUSIEURS GENETIQUES HERMEUTIQUES? (Problèmes de lectures sociohistoriques décalées)

Ayant explicité le rapport du textuel à l'extratextuel, on pourrait par la suite procéder à la lecture historique et sociale des textes de fiction en se servant des modèles narratifs proposés par la sémiotique. L'approche serait située au niveau du récit, considéré comme processus formel régissant des données textuelles. Les stratégies dont il se servirait afin de mettre en corrélation langage référentiel et langage connotatif, l'instaurerait comme lieu à la fois de présence et de trahison de l'idéologie. En tant que *construction*, le récit se révélerait donc à la fois geste axiologique vis-à-vis de ses données et raison de son propre être.

Le processus méthodologique d'une telle démarche s'inspirerait du principe de la fonction autonome et de la fonction synnyme du texte

29. Voir ADORNO Théodor W., *Théorie esthétique*.

littéraire, tel qu'il a été formulé par Tynianov. Selon lui, *la fonction autonome* met un élément du texte en relation avec la "série des éléments semblables appartenant à d'autres œuvres-systèmes, voire à d'autres séries", tandis que *la fonction synnyme* exprime la possibilité du même élément "d'entrer en corrélation avec les autres éléments du même système et par conséquent avec le système entier"³⁰.

Ayant défini la langue comme moyen relationnel permettant l'insertion de la réalité extratextuelle dans le textuel, on pourrait concrétiser la fonction autonome du texte au niveau des inscriptions intertextuelles qu'il comporte et, partant, aux références idéologiques auxquelles elles renvoient. Ainsi l'étude de la fonction synnyme, par la mise en discours de l'intertextualité, allait mettre en relief l'idéologème du texte, à savoir son rapport à la réalité.

Une telle approche obéirait, cependant, à une présupposition fondamentale, à savoir la contemporanéité de la naissance de l'œuvre et de sa lecture. Sinon, elle courrait le risque du malentendu, comme nous le verrons, lors du repérage des inscriptions intertextuelles et de leur caractérisation idéologique, c'est-à-dire lors de la constitution du discours révolu sur l'Histoire. Pourtant, la notion même de Littérature en tant qu'institution, implique la formation d'un corpus diachronique de textes littéraires et par là un décalage temporel entre la naissance de l'œuvre et ses approches successives.

Par ailleurs, même si la naissance et la lecture de l'œuvre sont synchroniques, un décalage qualitatif se présente au niveau du public qui la reçoit, issu de sa diversité ethnologique, sociale, économique et culturelle qui conditionne l'accueil et la diffusion du texte, comme la sociologie de la littérature nous le montre bien.

Or, décalages temporels et qualitatifs de la réception débouchent sur le démenti de la conception platonicienne et historique du sens, telle que les modèles sémiotiques semblent nous l'imposer, à savoir que l'interprétation assigne à l'œuvre une substance immuable et objective. L'expérience empirique a toujours démontré que, selon les conditions qui régissent la réception, l'œuvre bénéficie d'une pluralité de significations. Ce qui revient à dire que l'œuvre se modifie en se redoublant, en se succédant à elle-même, et par là renaît dans un registre sémantique pourtant différent.

Cette constatation prise en considération, un double problème à résoudre se présente:

1. Quels sont les procédés impliqués à la modification sémantique du texte.
2. Pour ce qui est de la lecture sociohistorique, où situer l'ancrage extratextuel et, partant, la dimension sociocritique du texte.

30. Voir TYNIANOV Jurij, *Théorie de la littérature*, p. 123.

Sur le plan théorique, le problème de la naissance et des renaissances de l'œuvre littéraire, actuellement objet de recherche de la Théorie de la lecture, peut être abordé au confluent de deux approches:

1.A. Une première, remontant aux structuralistes de Prague, qui attribue au signe littéraire la double composition, "d'une 'œuvre-chose' fonctionnant comme symbole sensible et d'un 'objet esthétique' déposé dans la conscience collective et qui fonctionne comme 'signification'"³¹.

Explicitant la relation qui unit les deux composantes du signe avec la réalité environnante, Mukařovský avance la thèse que l'"objet esthétique" ne s'identifie ni avec l'"œuvre-chose" qui lui sert de base matérielle, ni avec la conscience individuelle de son auteur ou de n'importe quel autre sujet percevant, mais avec la conscience collective changeante qui le reçoit"³². Ainsi Mukařovský restitue au signe littéraire sa contingence historique et sociale (absente des travaux des formalistes russes), lui enlevant par là le caractère de structure stable et éternelle, pour lui substituer une structure changeant selon les variations de la perception.

Or, les variations de perception présupposent de la part du texte une structure sémantique virtuellement ouverte. A la suite des sémioticiens pragois, Roman Ingarden situe l'ouverture sémantique au niveau des "indéterminations" du texte qui façonnent son matériau de manière "incomplète". De ce fait, le texte littéraire faisant preuve d'un vide sémantique et par là d'une disponibilité au sens pluriel, délimité pourtant par les références des déterminations, fait obligatoirement appel au lecteur comme destinataire et actualisateur du sens³³.

La même réflexion reprise et développée par la Théorie de la réception et de la lecture érige à jamais le lecteur en élément constitutif de la signification, rendant par là le problème de l'herméneutique encore plus aigu. Suivant la distinction du signe littéraire établie par Wolfgang Iser en 'artefact ou pôle artistique' et en 'réception ou pôle esthétique'³⁴, les indéterminations sémantiques étant indispensables à la production de l'*effet* du texte, ce dernier ne formule pas lui-même son sens mais il le reçoit entièrement du lecteur. Il s'agit donc d'une interaction constante entre les informations offertes par le texte et l'action du lecteur sur lui, action régie aussi bien par les conditions variables de ce dernier que par la rétroaction sur l'effet du texte des informations relevées pendant le déroulement de la

31. Voir MUKAŘOVSKÝ Jan, "L'Art comme fait sémiologique", *op. cit.*, p. 391.

32. *Ibid.*

33. Voir INGARDEN Roman, *Von Erkennen des literarischen Kunstwerks*, Niemeyer, Tübingen, 1968.

34. Voir ISER Wolfgang, *L'acte de lecture. Théorie de l'effet esthétique*, p. 48.

lecture. Iser emploie le terme de 'servomécanisme' emprunté à la cybernétique, pour désigner "cette situation dynamique [...] qui s'établit dans le processus de la lecture en tant que condition d'une compréhension du texte"³⁵.

La même conception sur la génération du sens par le dialogue entre le texte et le lecteur est partagée également par Hans Robert Jauss qui établit la distinction entre 'l'effet' du texte, lié au destinataire et déterminé par les conditions du moment de sa naissance, et la 'réception', liée au destinataire et régie par les normes esthétiques et sociales du temps du sujet percevant. Dans sa démarche concernant l'interprétation historique de la littérature, Jauss introduit la notion d' 'horizon d'attente' emprunté à Karl Popper, comme postulat constitutif de toute production de sens. "[On doit] comprendre la relation entre texte et lecteur, écrit-il, comme un procès établissant un rapport entre deux horizons ou opérant leur fusion. Le lecteur commence à comprendre l'œuvre nouvelle ou qui lui était encore étrangère dans la mesure où, saisissant les présupposés qui ont orienté sa précompréhension, il en reconstitue l'horizon spécifiquement littéraire. Mais le rapport au texte est toujours à la fois *réceptif* et *actif*. Le lecteur ne peut "faire parler" un texte, c'est-à-dire concrétiser en une signification actuelle le sens potentiel de l'œuvre, qu'autant qu'il insère sa précompréhension du monde et de la vie dans le cadre de référence littéraire impliqué par le texte. Cette précompréhension du lecteur inclut les attentes concrètes correspondant à l'horizon de ses intérêts, désirs, besoins et expériences, tels qu'ils sont déterminés par la société et la classe à laquelle il appartient aussi bien que par son histoire individuelle"³⁶. Par le terme de 'concrétisation', en accord avec la théorie esthétique du structuralisme pragois et surtout avec le sens que le terme revêt dans les travaux de Félix Vodička³⁷, Jauss désigne "le sens à chaque fois nouveau que toute la structure de l'œuvre en tant qu'objet esthétique peut prendre quand les conditions historiques et sociales de sa réception se modifient"³⁸.

Quoique Jauss n'ait pas beaucoup insisté sur les normes historiques et sociales qui régissent la réception, pas plus que sur la fonction communicative de l'art, comme on le lui a souvent reproché³⁹, la notion d' 'horizon d'attente' introduit malgré tout une double insertion historique et sociale de

35. *Ibid.*, p. 124.

36. Voir JAUSS Hans Robert, "De l'*Iphigénie* de Racine et celle de Goethe" [1975], *Pour une esthétique de la réception*, Gallimard, Paris, 1978, p. 259.

37. Voir JAUSS H.R., "Histoire et histoire de l'art" [1974], *Pour une esthétique de la réception*, p. 117-119.

38. Voir JAUSS H.R., "De l'*Iphigénie* de Racine à celle de Goethe", *op. cit.*, p. 213.

39. *Ibid.*, p. 243-262.

l'œuvre et par là une génétique multiple: l'œuvre littéraire se présente d'un côté historiquement fixée par les conditions de sa naissance et d'un autre historiquement contingente par les conditions de ses re-naissances, à savoir de ses concrétisations successives.

Or, ce fait brouille les pistes de l'interprétation historique et sociale des œuvres de fiction, telle que nous la proposent les modèles sémiotiques, puisqu'elle se rattache seulement à la première composante du signe littéraire et implique une lecture contemporaine de l'écriture. Le problème se pose par conséquent de façon complexe, puisque la démarche interprétative doit procéder à l'analyse des concrétisations par strates temporelles, c'est-à-dire tenant compte non seulement des données extratextuelles inscrites au niveau de l'écriture, régissant par là l'activité *reproductive* du sens, mais également des données présidant les réceptions successives, et régissant par là l'activité *productive* du sens. Le rôle de l'interprétation serait alors de maintenir distinctes les différentes concrétisations afin d'y lire le parcours relationnel du texte à l'Histoire, ou, comme le soutient également Steinmetz, de "thématiser ce rapport multiple du texte littéraire et de l'histoire"⁴⁰, non pas "en vue d'une assimilation finale des univers sémantiques"⁴¹ respectifs, mais au contraire, en vue d'une prise de conscience du "développement de la critique sociale et idéologique dans le cadre de l'histoire littéraire"⁴². Pour ce faire, Steinmetz propose la réhabilitation de l'œuvre dans son cadre historique et social premier, reconnu et assigné par la première concrétisation, à laquelle viendront se greffer les concrétisations suivantes. Ainsi le processus interprétatif consisterait en un état de tension entre, d'une part, la détermination de l'œuvre résultante de la première inscription historique et sociale et, d'autre part, ses indéterminations investies des contenus sémantiques propres au temps des réceptions successives.

Avant, cependant, d'explicitier ce rapport pour voir les problèmes qu'il soulève, rendant par là la validité du processus problématique, il nous faut examiner de plus près la notion d' 'horizon d'attente' et ses présupposés fonctionnels. De ce fait, on renoue avec l'argumentation de la deuxième approche qui ajoute son point de vue à l'explication de la modification sémantique du texte.

1.B. Pour rendre le concept d' 'horizon d'attente' opérationnel, Jauss le relie au principe méthodologique de la question et de la réponse, tel qu'il a été

40. Voir STEINMETZ Horst, "Réception et Interprétation", *Théorie de la littérature < Ouvrage présenté par A. Kibédi Varga >*, Picard, Paris, 1981, p. 207.

41. *Ibid.*, p. 202.

42. *Ibid.*

développé par Hans Georg Gadamer dans son ouvrage *Vérité et Méthode*, publié en 1960. Se réclamant de la logique de la question et de la réponse de R.G. Collingwood⁴³, selon laquelle "on ne peut comprendre un texte que si l'on a compris à quelle question il répond"⁴⁴, Gadamer essaie d'appliquer ce principe pour reconstituer la réalité historique et, partant, la compréhension de l'Histoire. Contre tout objectivisme historique du sens, il propose une "histoire des effets" (*Wirkungsgechichte*) qui envisage l'interprétation historique à travers l' "opinion préconçue" que l'interprète fait intervenir consciemment dans l'explication du passé, parvenant ainsi à réactualiser le discours de l'histoire, c'est-à-dire à le faire sien.

Jauss s'inspirant de Gadamer va proposer à son tour une histoire littéraire conçue comme histoire des effets. Tout texte étant une réponse à la question qu'on lui pose, interrogé dans des contextes historiques et sociaux différents, il répond par des significations nouvelles. Il y a par conséquent autant de génétiques historiques du texte, que de modifications extratextuelles qui conditionnent la réception.

Au confluent des deux approches, une interprétation historique et sociale des textes de fiction devraient donc se situer à la fois à l'intérieur et à l'extérieur du signe, se proposant pour objet de recherche et de compréhension, d'une part la relation des déterminations et des indéterminations formant l'objet esthétique, et d'autre part, l'interaction entre ce dernier et les facteurs extratextuels qui le conditionnent sémantiquement.

Or toute analyse de ce genre présuppose l'élucidation ou la vérification de trois données préalables:

1. Du contenu attribué à la notion de sujet percevant.
2. De la véridicité du postulat voulant que le texte constitue une réponse à la question qu'on lui pose.
3. De la possibilité de reconstituer le contexte sociohistorique premier inscrit dans le texte, à partir d'une lecture historiquement décalée.

1. En ce qui concerne la notion de sujet percevant, il est évident qu'elle ne peut être pertinente que si elle recouvre une conscience collective. Sinon on retombe dans le subjectivisme à partir duquel on ne peut pas forger de critère épistémologique valable, puisque, depuis Aristote, il n'est de scientifique que de général.

C'est justement au subjectivisme radical de la perception qui "voyait dans toutes les réceptions la preuve que perceptions et concepts n'étaient qu'individuels"⁴⁵ que se sont opposés dans leurs travaux Jan Mukařovský et

43. COLLINGWOOD R.G., *An Autobiography*, Oxford, 1967, p. 29 et passim.

44. Voir GADAMER Hans Georg, *Wahrheit und Methode*, Tübingen, 1960, p. 352.

45. Voir VODIČKA Felix, *Struktura vývoje*, [= *Structure de l'évolution*], Prague, 1969, p. 196. Trad. allemande, *Die Struktur der literarischen Entwicklung*, Fink Verlag, München, 1976. Ce

Felix Vodička: le premier tentant de dépasser le subjectivisme de la perception en la reléguant à la conscience transsubjective d'une société donnée, c'est-à-dire en procédant par délimitation temporelle⁴⁶; et le second tenant compte seulement des "concrétisations qui manifestent un conflit entre la structure de l'œuvre et celle des normes actuellement en vigueur"⁴⁷, concrétisations qu'il relègue aux critiques dans leur tentative de former l'opinion du public littéraire. Jauss partage également le parti pris de Vodička, tout en étant conscient pourtant de sa partialité⁴⁸.

A notre avis, les deux tentatives d'apporter une solution au problème sont vouées à l'échec, car toutes les deux souffrent du défaut de manquer d'homogénéité au niveau des entités contenues dans les concepts qu'elles proposent. Je m'explique. La conscience collective percevante, telle que Mukařovský la propose, se présente vide de sens puisque, en se tenant sur sa délimitation temporelle, elle finit par englober des éléments socialement hétérogènes. S'abstenant de tenir compte des différences de classe, de culture et du système des valeurs morales et pratiques des groupes particuliers au sein de la même société, Mukařovský n'arrive pas à résoudre le problème des perceptions divergentes que ces groupes portent sur le même signe matériel littéraire.

D'autre part, la conscience du critique ne peut pas s'ériger en conscience dominante, comme le souhaitent Vodička et Jauss, car tout en étant peut-être la conscience la plus formée et la plus sensible à l'accueil de l'œuvre, elle ne cesse pas pour autant d'obéir à une subjectivité et une psychologie propres, modelées par un système idéologique déterminé. Comme l'ont fort bien montré Joseph Jurt dans le domaine de la sociologie de la réception⁴⁹ et Jacques Leenhardt avec Pierre Józsa dans le domaine des procédés de lecture⁵⁰, la perception d'une œuvre varie selon la façon dont les individus réagissent à la lecture, c'est-à-dire jouissent et comprennent, façon qui est toujours déterminée par des présupposés sociologiques.

Le concept du sujet percevant, faisant donc actuellement défaut, le problème continue à se poser: quelle perception, de quel groupe social peut-on retenir comme étant la seule pertinente? En d'autres termes, selon quel critère objectif constituer le corpus des réactualisations des œuvres afin

que je peux exposer ici des travaux de Felix Vodička, je le dois aux notes et citations de J.R. Jauss dans ses études "Histoire et histoire de l'art", et "De l'*Iphigénie* de Racine à celle de Goethe", *loc. cit.*

46. Voir MUKAŘOVSKÝ Jan, "L'Art comme fait sémiologique".

47. Voir VODIČKA Felix, *Struktura vývoje*, p. 206.

48. Voir JAUSS H.R., "Histoire et histoire de l'art", *op. cit.* p. 119.

49. JURT Joseph, "Für eine Rezeptionssoziologie" *Cahiers d'Histoire des Littératures Romanes* 1-2 (1979) 214-231.

50. LEENHARDT Jacques et JÓZSA Pierre, *Lire la lecture*, Le Sycomore, Paris, 1983.

de procéder à l'acte interprétatif, c'est-à-dire à la mise en série de leur rapport à l'histoire?

2. Strictement liée au concept du sujet percevant se trouve être la logique de la question que celui-ci est sensé poser, afin que l'œuvre lui réponde. Question et réponse seraient posées et reçues au niveau des indéterminations du texte puisque, c'est par la concrétisation à chaque fois différente de celles-ci et par leur rapport aux déterminations que le sens se modifie.

Tenant, cependant, compte de la nature énigmatique de l'œuvre littéraire et de la fonction connotative de son langage, dont le but est de maintenir toujours son ouverture sémantique comme condition *sine qua non* à sa situation esthétique, on ne saurait attribuer à l'œuvre de réponse possible. Ceci tient non seulement à l'incompatibilité entre la structure sémantique de la réponse qui relève du dénotatif et de la monosémie et celle de l'œuvre qui relève de la polysémie, mais également au caractère propre de l'art qui est là pour interroger le monde, pour "mettre des problèmes en discussion" selon la formule de Georg Brandès, sans y apporter de réponses. En d'autres termes, à l'absence de caractère directement cognitif de l'art. Ce processus de question sans réponse ou à la limite des questions dispersées en réponses fugitives qui caractérise le procédé artistique, remet, par conséquent, la tâche de la réponse à celui qui pose la question, c'est-à-dire au sujet percevant. C'est le lecteur et le lecteur seul qui, devant la partition à plusieurs clés de l'œuvre et selon ses propres déterminations, donne la réponse qui n'est que sa propre question. Renversant la portée de la question et de la réponse et assignant le rôle de la question au texte et celui de la réponse au lecteur, Barthes décrit leur interaction de la façon suivante: "Ecrire, c'est ébranler le sens du monde, y disposer une interrogation *indirecte*, à laquelle l'écrivain, par un dernier suspens, s'abstient de répondre. La réponse, c'est chacun de nous qui la donne, y apportant son histoire, son langage, sa liberté; mais comme histoire, langage et liberté changent infiniment, la réponse du monde à l'écrivain est infinie: on ne cesse jamais de répondre à ce qui a été écrit hors de toute réponse: affirmés, puis mis en rivalité, puis remplacés, les sens passent, la question demeure"⁵¹.

Sans pour autant partager la conception barthienne sur les sens infinis que l'œuvre peut revêtir (puisque le sens est toujours circonscrit par des déterminations qui le font fonctionner dans un "champ de possibilités"), la concrétisation des indéterminations *dans* et *par* le sujet percevant renvoie, aussi bien pour Barthes que pour nous, au problème de la définition de ce dernier. En ce qui concerne donc la lecture sociocritique du texte de fiction, il

51. Voir BARTHES Roland, *Sur Racine*, Seuil, Paris, 1963, p. 7.

y aura autant de prises de position attribuées au sens, que de données sociales qui définissent la pensée du récepteur au niveau de l'intégration des indéterminations du texte dans son actualité à lui. Etant donné que nous ne pouvons par assurer le contenu collectif du sujet percevant, comme nous l'avons déjà démontré, l'acte interprétatif ne saurait prendre en considération ces réponses éparées.

3. Par ailleurs, la lecture des déterminations du texte à partir d'une position historiquement décalée, ne présente pas des problèmes moindres. Si le processus de concrétisation au niveau des indéterminations souffre de la faiblesse du subjectivisme, c'est au contraire l'impossibilité de reconstituer l'historicité révolue qui constitue la faiblesse de la lecture au niveau des déterminations.

Cela tient, d'abord, aux problèmes propres à l'historiographie. Le rapport du langage référentiel à sa référence, à savoir au vécu historique présent ou passé, n'est pas de l'ordre de la transcription événementielle *telle quelle* d'un registre à un autre. Ceci dit, ce que nous considérons comme "réel" dans le langage référentiel ne s'identifie pas au vécu mais au point de vue selon lequel l'historien (source du romancier) a connu et compris le vécu. Car l'Histoire ne devient objet de connaissance qu'en tant que texte, oral ou écrit (sources), que l'historien est appelé à interpréter, c'est-à-dire à organiser en unité sémantico-syntaxique. Ce n'est donc pas en tant qu'acte de vie que l'Histoire passe dans le texte littéraire, mais en tant que *discours sur l'acte de vie*, en tant que symbole lexical, voire organisation textuelle. Cela signifie que la vérité historique est déjà une utopie et que la vraie narration sur l'historique constitue une *option* parmi d'autres narrations possibles puisque pour l'explication d'un fait, plusieurs conjonctions étiologiques peuvent être proposées. Droysen, le théoricien allemand de l'histoire, a bien relevé les illusions de l'objectivisme historique positiviste, contre lequel il a adressé sa polémique⁵², attaquant surtout "l'illusion de la transmission objective des faits qui est prise ensuite pour l'Histoire" (p. 360), car, "c'est seulement en apparence que les 'faits' parlent d'eux-mêmes, par eux seuls, à l'exclusion de toute autre voix, 'objectivement'. Ils seraient muets sans le narrateur qui les fait parler" (p. 91), lequel, bien qu'il s'absente explicitement, reste cependant implicitement présent à tout instant pour organiser, juger, expliquer. Et Droysen conclut avec cette belle formule: "Objektiv ist nur das Gedankenlose" (p. 91) [= Il n'y a d'objectivité que là où il n'y a pas de pensée].

Puisque, par conséquent, l'Histoire, en tant que texte, est *produit de*

52. Dans *Historik: Vorlesung über Enzyklopädie und Methodologie der Geschichte*, R. Hübner (Hrsg), München, ⁵1967.

construction (de la part de l'historien) et *résultat de réception* (de la part du romancier), le lecteur doit d'abord procéder à sa reconnaissance, c'est-à-dire à son identification avec l'un des discours possibles sur le réel que le romancier pose et se propose de traiter.

D'autre part, soutenir la thèse que le lecteur puisse reconnaître et reproduire tel quel le discours révolu sur l'Histoire inscrit au niveau des déterminations, c'est une pure illusion, favorisée par l'historisme et la pensée hégélienne. En réalité, le lecteur procède à la reconstitution du passé à partir de sa précompréhension présente du monde, qui implique toute une armature de postulats linguistiques et littéraires bien définis, de systèmes de sens déterminés et de systèmes de normes et de valeurs intellectuelles, morales et autres synchroniques à la réception. C'est donc à partir d'une perspective limitée car délimitée historiquement que le lecteur va à l'encontre du passé et procède à sa lecture. Or, c'est justement son travail de compréhension qui déforme l'information donnée par le texte et renverse la règle du jeu, substituant à la sémantique stable des déterminations, une sémantique contingente propre aux indéterminations.

En raison de l'argumentation présentée, lors d'une lecture décalée par rapport au temps de l'écriture, nous ne saurions, par conséquent, adopter une méthode objective, ni sur le plan de la reconstitution historique des déterminations, ni sur celui de la concrétisation des indéterminations par un sujet collectif. Ce qui revient à dire que, bien que l'œuvre littéraire soit susceptible de plusieurs génétiques historiques sur le plan de la réception, sur celui de l'interprétation, par contre, elle ne fait objet de lecture valable que pour celle qui se produit lors de la constitution du signe matériel, c'est-à-dire la première. Pour ce qui est des réceptions successives décalées par rapport au signe matériel, leurs systèmes de références ne pouvant pas être objectivement formulables, l'acte interprétatif ne peut pas se porter garant du caractère scientifique de sa démarche. Conclusion assez bouleversante, il faut l'avouer, car nous voilà devant le paradoxe: ne sommes-nous pas appelés, nous les philologues, à interpréter *surtout* les œuvres du passé?



ΠΕΡΙΛΗΨΗ

*Άννα Τζούμα, Προβλήματα της ιστορικής και κοινωνιολογικής
ανάγνωσης των λογοτεχνικών κειμένων*

Η μελέτη αυτή αναφέρεται σε προβλήματα ιστορικής και κοινωνιολογικής ερμηνευτικής των λογοτεχνικών κειμένων. Επιχειρεί την περαιτέρω διερεύνηση της προβληματικής, σύμφωνα με την οποία η σχέση του κειμένου με την εξωκειμενική πραγματικότητα τοποθετείται στο επίπεδο της γλώσσας (κοινωνιόλεκτοι – κειμενική εκδοχή τού συμβεβηκότος), ενώ προσβάλλει την άποψη ότι τα σημειωτικά μοντέλα ανάλυσης, ως ορίζοντα κειμενικές σχέσεις, επαρκούν για την ανάγνωση της ιστορικής και κοινωνικής του τοποθέτησης.

Προχωρώντας σε δύο διακρίσεις που αφορούν αφενός το χρόνο συγγραφής και το χρόνο ανάγνωσης των κειμένων, αφετέρου τη διαφοροποίηση της διαδικασίας της πρόσληψης από εκείνη της ερμηνείας, τοποθετεί την προοπτική της ιστορικής ερμηνευτικής στη δυνατότητα συγκεκριμενοποίησης των προσδιορισίμων και των μη προσδιορισίμων συντεταγμένων του κειμένου και στη σχέση που αναπτύσσουν μεταξύ τους.

Η προβληματική αυτή, η οποία κινείται γύρω από την ανάδειξη των κειμενικών και εξωκειμενικών παραμέτρων που συμβάλλουν στη σημασιολογική μεταλλαγή του κειμένου, συγχρονικά και διαχρονικά, καταλήγει στη διαπίστωση ότι το λογοτεχνικό κείμενο εγγράφει και εγγράφεται ταυτόχρονα σε ένα ιστορικό και κοινωνικό χρόνο σταθερό και σε ένα ποικίλο. Αυτή η διαπίστωση καθώς και η αδυναμία ανασύνθεσης του ιστορικού παρόντος της στιγμής της συγγραφής από τις μεταγενέστερες αναγνώσεις οδηγούν στο συμπέρασμα ότι, ενώ το λογοτεχνικό κείμενο μπορεί να γίνει αντικείμενο ποικίλων — διαχρονικά — ιστορικών προσεγγίσεων στο επίπεδο της πρόσληψης, στο επίπεδο της ερμηνείας δεν μπορεί να τύχει αντικειμενικής ιστορικής προσέγγισης παρά μόνο υπό την προϋπόθεση ότι ο χρόνος της ανάγνωσης θα συμπίπτει με το χρόνο της γραφής.